



## Annuaire de l'École pratique des hautes études (EPHE), Section des sciences historiques et philologiques

Résumés des conférences et travaux

142 | 2011  
2009-2010

---

### Latin technique du XII<sup>e</sup> au XVIII<sup>e</sup> siècle

Jean-Marc Mandosio

---



#### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ashp/1156>  
ISSN : 1969-6310

#### Éditeur

École pratique des hautes études. Section des sciences historiques et philologiques

#### Édition imprimée

Date de publication : 1 octobre 2011  
Pagination : 115-118  
ISSN : 0766-0677

#### Référence électronique

Jean-Marc Mandosio, « Latin technique du XII<sup>e</sup> au XVIII<sup>e</sup> siècle », *Annuaire de l'École pratique des hautes études (EPHE), Section des sciences historiques et philologiques* [En ligne], 142 | 2011, mis en ligne le 25 juillet 2011, consulté le 03 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/ashp/1156>

---

Tous droits réservés : EPHE

## LATIN TECHNIQUE DU XII<sup>e</sup> AU XVIII<sup>e</sup> SIÈCLE

Maître de conférences : M. Jean-Marc MANDOSIO

Programme de l'année 2009-2010 : I. *Jacques Lefèvre d'Étaples*, *De magia naturali ; textes alchimiques médiévaux*. — II. *Le commentaire de Jean Péna (1555) sur le De natura deorum de Cicéron*, en collaboration avec M<sup>me</sup> Marie-Dominique Couzinet.

I. Après quelques séances introductives consacrées à la célèbre somme de magie composée, en plusieurs étapes, par l'humaniste Henri Corneille Agrippa de Nettesheim (1486-1535) sous le titre *De occulta philosophia* (éd. Vittoria Perrone Compagni, Leyde, Brill, 1992), nous avons repris l'édition du traité de magie naturelle rédigé par Jacques Lefèvre d'Étaples entre 1492 et 1496. Les livres III et IV détaillent les influences des diverses constellations ; après les dégâts provoqués par « Céphée le destructeur » (voir l'*Annuaire 2007-2008*, p. 161), Lefèvre décrit deux constellations voisines qui lui sont étroitement rattachées : Cassiopée (III, 11) et Andromède (III, 12). Il en profite pour rappeler que « les très anciens » – c'est-à-dire les mages – étaient fermement convaincus que « le ciel tout entier est une fable » (*totum esse fabula caelum*), et que celui qui aura su déchiffrer les fables mythologiques décrivant allégoriquement les propriétés des constellations « connaîtra les secrets des mages ». C'est précisément « l'ingéniosité des mages » qui a fait de Cassiopée « l'épouse scélérate » de Céphée, « condamnée par les dieux vengeurs à être attachée et torturée », pour signifier que la constellation du même nom, de nature saturnienne et vénérienne, est « néfaste, surtout sur le sexe féminin », qu'elle rend « enclin aux arts interdits et nuisibles » et aux « amours criminelles ». En association avec la lune, elle préside aux menstrues, qui sont ce qu'il y a de plus « monstrifique » chez les femmes : « En effet, lorsqu'elles surviennent, les mouïts se dessèchent, les céréales à leur contact deviennent stériles, les greffons meurent, les semences des jardins sont paralysées d'effroi, et les fruits des arbres sous lesquelles elles se sont assises tombent. L'éclat des miroirs, à leur vue, se ternit, la rouille corrompt immédiatement le fer et l'acier, et une terrible odeur infecte l'air. Les chiens, lorsqu'ils y ont goûté, deviennent enragés et leur morsure inocule un venin incurable. [...] Les fourmis, dès qu'elles les ont touchées, rejettent les grains qu'elles transportent et ne les reprennent jamais. Tout animal qui s'en approche, même de loin, prend la fuite. » Ces lieux communs sur les effets des menstrues viennent en droite ligne de Pline l'Ancien (*Histoire naturelle*, VII, 63 sqq.), et on les retrouve notamment chez Solin (*Collectanea rerum memorabilium*, I, 54 sqq.), Isidore de Séville (*Étymologies*, XI, 140 sqq.), et dans le *De mirabilibus mundi* faussement attribué à Albert le Grand. Lefèvre ajoute que, lorsque l'influence de cette constellation est combinée avec celle d'Hécate (la lune), son poison « s'insinue dans les yeux des femmes, parce qu'il est subtil et plus efficace pour nuire ; c'est pourquoi il faut éviter avec le plus grand soin leurs yeux, au moyen desquels elles ensorcellent et tuent ». D'où cette mise en garde, attribuée par Lefèvre au paradoxographe Isigone

de Nicée : « Si on les regarde trop longtemps quand elles ont les yeux courroucés, la chaleur de la colère fait sortir un poison subtil et le ramène en arrière », si bien qu'on ne peut plus leur échapper. Il faut surtout s'abstenir de dévisager les femmes qui ont deux pupilles dans chaque œil, « comme, lit-on [chez Pline en particulier], il y en a fréquemment en Scythie ». Ces femmes-là sont « toujours nuisibles et contagieuses quand on les regarde, comme si, armées de quatre pupilles, elles étaient pourvues de ressources supplémentaires pour nuire avec plus d'efficacité ». Ce n'est pas le seul endroit du traité où Lefèvre, connu pour ses mœurs ascétiques, dénonce le danger que représente la femme. Quant à Andromède, les mages en ont fait la malheureuse fille de Cassiopée et de Céphée, afin d'indiquer que cette constellation, faible par elle-même, reçoit « les influences peu bienfaisantes » des deux constellations voisines. Ce sont elles qui la rendent mauvaise, car « par son influence propre elle ne nuit en rien, ne s'oppose en rien aux choses humaines ».

**II.** En contrepoint des élucubrations mytho-astrologiques de Lefèvre d'Étaples, nous avons examiné les pages consacrées à la description des constellations dans le commentaire, également en cours d'édition, du livre II du *De natura deorum* de Cicéron, composé sous forme de gloses lemmatiques par Jean Péna (né en 1531 ou 1532, mort en 1558), professeur au collège parisien de Presles. Helléniste et féru de mathématiques, il est surtout connu pour ses éditions bilingues de l'*Optique* et de la *Catoptrique* d'Euclide (Paris, 1557) ainsi que des *Sphériques* de Théodose de Bithynie (Paris, 1558). Dans cette section du dialogue (II, 41-44 [104-115]), Cicéron met dans la bouche du stoïcien Lucilius Balbus de nombreux extraits de sa propre traduction des *Phénomènes* d'Aratus (III<sup>e</sup> s. av. J.-C.), que Péna commente (f. 19v-22r) en utilisant les gloses grecques que l'on attribuait alors à Théon d'Alexandrie (*Scholia in Aratum vetera*, éd. Jean Martin, Stuttgart, Teubner, 1974). Péna montre sa compétence philologique en comparant aussi, à l'occasion, la traduction des *Phénomènes* réalisée par Cicéron avec une autre version latine antique, due à Germanicus, et en se référant de manière critique aux gloses de son contemporain Joachim Périon sur Aratus, publiées en 1540. Festus et Hygin se trouvaient également sur sa table de travail. Pour chaque constellation, Péna donne le nombre d'étoiles qui la composent et rappelle la fable mythologique correspondante ; il indique aussi parfois l'influence généralement attribuée par les astrologues à telle ou telle constellation.

**III.** À la place des textes alchimiques médiévaux initialement prévus, l'étude des versions latines de la *Météorologie* d'Avicenne, interrompue en 2006 (voir le *Livret-Annuaire 2005-2006*, p. 171), a pu reprendre grâce à l'efficace collaboration de Silvia Di Donato (CHSPAM / SPHERE, CNRS), spécialiste des philosophies médiévales arabes et hébraïques et de leur transmission, en particulier celle de l'œuvre d'Averroès. Les cinq premiers chapitres du livre I de la *Météorologie* (« Des montagnes et de leur génération », « De l'utilité des montagnes, et de la génération des nuages et de la rosée », « Des sources d'eaux », « Des tremblements de terre » et « De la génération des minéraux ») ayant déjà été examinés, nous avons entrepris la lecture du chapitre 6 dans l'original arabe et dans la traduction latine. Celle-ci n'est conservée que dans

un seul manuscrit (Vat. Urb. Lat. 186), copié à la fin du  $xv^e$  siècle, contenant la traduction intégrale, réalisée en Espagne entre 1274 et 1280, de la section du *Kitâb al-Shifâ'* d'Avicenne portant sur la philosophie naturelle<sup>1</sup>. Le chapitre 6, intitulé *De complexione locorum habitabilium et civitatum* (« De la condition des lieux habitables et des régions », le mot *civitas* signifiant, dans cette traduction, « pays » ou « région » et non « cité »), commence par une explication physique de l'existence des terres émergées à la surface du globe. En effet, si les quatre éléments qui constituent le monde sublunaire étaient disposés dans un ordre immuable en fonction de leur plus ou moins grande densité, la terre, étant l'élément le plus dense, formerait une sphère parfaite au centre du monde et serait entièrement recouverte par les eaux ; il ne pourrait donc pas y avoir de terres émergées. Or les éléments, conformément à la théorie aristotélicienne exposée dans le traité *De la génération et de la corruption* et reprise par Avicenne dans la section correspondante de son *Kitâb al-Shifâ'*, ne sont pas stables et se changent continuellement les uns dans les autres. Ainsi, « il est dans la nature de la terre que certaines de ses parties se changent en eau ou en feu ou en une autre substance, et de ceux-ci aussi, certaines parties se changent en terre » ; mais ces modifications n'ont pas les mêmes conséquences pour tous les éléments. La terre, étant naturellement sèche, tend à « conserver la figure qu'elle a acquise » – d'où les reliefs que l'on constate sur la superficie terrestre, correspondant respectivement aux parties de terre perdues à cause de la transformation de la terre en un autre élément (devenant des lacs, des vallées, des grottes, etc.) et aux parties de terre gagnées grâce à la transformation d'un autre élément en terre (rochers, montagnes, etc.). L'eau, en revanche, qu'elle augmente ou qu'elle diminue, forme toujours « un seul corps sphérique », car les parties qui la composent s'unissent les unes aux autres en un tout homogène, du fait de sa très grande humidité. La physique des éléments explique ainsi que des étendues de terre puissent finir par s'élever au-dessus des eaux. Avicenne précise que ces transformations mettent « un temps incalculable » pour se produire (la traduction latine dit même « un temps infini » : *in infinito tempore*). Mais pourquoi les terres émergées se trouvent-elles à certains endroits plutôt qu'à d'autres ? Avicenne pense que les mouvements des astres jouent un rôle dans ce processus : « et sans aucun doute les étoiles agissent de façon spécifique et induisent cette différenciation selon la multiplicité des zéniths de leurs mouvements » (dans le manuscrit, les mouvements, *motuum*, sont devenus des montagnes, *montium*, par corruption). Cette formulation énigmatique, bien dans la manière souvent allusive d'Avicenne, s'éclaire lorsqu'on la compare au passage correspondant du *Livre de science* (*Dâresh nâmè*), autre encyclopédie philosophique écrite, à la différence du *Shifâ'*, en persan et dans un style un peu plus didactique : « L'eau descend vers le bas et le surgissement [de la terre] se manifeste, surtout parce que le soleil et les étoiles ont influences (*sic*) là où le niveau est bas, en particulier pour attirer l'eau sur un point »<sup>2</sup> ; autrement dit, l'attraction

1. Voir le *Livret-Annuaire 2004-2005*, p. 173-174, et mon article (écrit en collaboration avec Carla Di Martino) sur « La Météorologie d'Avicenne (*Kitâb al-Shifâ'*, V) et sa diffusion dans le monde latin », dans l'ouvrage collectif *Wissen über Grenzen : arabisches Wissen und lateinisches Mittelalter*, Berlin, De Gruyter, 2006, p. 406-424.
2. Avicenne, *Le Livre de science*, trad. Mohammad Agha et Henri Massé [1986], Paris, Les Belles Lettres, 2007 (deux tomes en un volume), III<sup>e</sup> partie : « Science naturelle », t. II, p. 45.

exercée par les astres oblige les eaux à désertir certaines parties du globe, qui se trouvent de ce fait asséchées.

L'existence de ces terres émergées correspond à « un dessein divin » : car « sans cela les animaux terrestres qui vivent en respirant ne pourraient pas vivre, et ils n'auraient pas de lieu naturel ». Si l'eau n'était pas contrariée dans sa nature propre par la transformation continuelle des éléments les uns dans les autres et par l'influence des étoiles, la terre serait entièrement submergée ; c'est la volonté divine qui a fait en sorte qu'il n'en aille pas ainsi, afin que les animaux terrestres – et par conséquent les êtres humains – puissent exister. L'argument providentialiste d'Avicenne est atténué dans le texte latin, où la mention du « dessein divin » ne figure pas. Il est en revanche évoqué avec plus d'insistance dans le *Livre de science*, où il est dit que « la terre n'est pas toute sous l'eau » grâce à l'intervention de « la sagesse divine » ; « c'est pourquoi il fut nécessité par la sagesse divine qu'en certains lieux l'air et la terre se touchent sans que l'eau soit entre eux deux, afin que les animaux supérieurs s'y tiennent »<sup>1</sup>.

Avicenne examine ensuite la question de la localisation des terres émergées. Il commence par rappeler que « ceux qui observent », c'est-à-dire les astronomes-géographes – *instrumentantes* dans la traduction latine : « ceux qui utilisent des instruments » – ont trouvé que ces terres occupent un quart de la surface du globe, qui « s'étend en longueur sur la moitié de la circonférence de la terre », tandis que « sa largeur occupe le quart de la circonférence de la terre vers la partie septentrionale » (c'est ce que les Grecs appelaient l'*écoumène*). Estimant que cette proportion est déjà considérable étant donné la nature de la terre et de l'eau, Avicenne juge improbable qu'il puisse exister autre chose que « quelques îles » en dehors de l'*écoumène*. Il admet toutefois que cela n'est pas démontré par l'expérience, et que c'est seulement la spéculation conjecturale (*consideratio rationabilis* dans le texte latin) qui permet de supposer que « l'eau recouvre la terre » sur les trois quarts restants du globe. Le problème de l'existence des antipodes ne se pose donc pas pour Avicenne.

Il traite en revanche de façon très détaillée une autre question ayant fait couler beaucoup d'encre, à savoir : la zone équatoriale est-elle inhabitable ? Selon l'opinion d'Aristote (*Météorologiques*, II, 5, 362b), suivi par Strabon et par beaucoup d'autres auteurs antiques, cette partie du globe est impropre à la vie humaine en raison de la chaleur excessive qui y règne. Avicenne, pour sa part, considère que non seulement elle est habitable, mais que le climat y est nettement plus tempéré que dans les régions tropicales. Il est en cela d'accord avec le mathématicien antique Gémios de Rhodes (*Introduction aux phénomènes*, XVI, 31-38), dont le manuel d'astronomie faisait office dans le monde arabe d'introduction à l'*Almageste* de Ptolémée. L'étude de l'argumentation d'Avicenne, longue et complexe, n'a pas pu être achevée cette année ; nous y reviendrons par conséquent dans l'*Annuaire 2010-2011*.

1. *Ibid.*, p. 45-46.